

**MOTIVATIONS NOUVELLES
DANS LES COMMUNAUTES
VILLAGEOISES ANTANDROY**

par Michel GUERIN (*)

* *Ingénieur agricole E.S.A., Docteur en Sociologie, Maître-Assistant à l'École Nationale Supérieure Agronomique de l'Université de Madagascar.*

Forêt sans ombre, arbres sans feuilles mais riches en épines aux sèves souvent vésicantes ou empoisonnées, tout parle de lutttes, de souffrances ou de mort et jamais nature n'a été aussi peu accueillante à l'homme.

S. FRERE



Situé à l'extrême sud de Madagascar, l'Androy est une des régions les plus pauvres de Madagascar. Les pluies sont rares et mal réparties. La riziculture est impossible et les cultures sèches pratiquées : manioc, maïs, sorgho, *voanemba*, *antaka*, etc..., ne suffisent pas toujours à nourrir une population en constant accroissement. Pendant les périodes de soudure, seuls les propriétaires de bétail peuvent se procurer des vivres devenus alors très chers. Les autres doivent émigrer temporairement ou se contenter comme leurs ancêtres de tubercules et fruits sauvages (*Fangitse*, *Mirotse*, *Mokalio*, fruits de *Lamoty*, de *Sakoa* ou de *Raiketa*). A part celle de la bande côtière et celle du Nord plus arrosée, la végétation est composée de plantes xérophiles qui, pour s'adapter au sol et au climat ont réduit leur système foliaire au minimum et se sont hérissées d'épines. C'est ainsi que le pays a trouvé son nom :

Androy : pays des épines (1)

Antandroy : gens du pays des épines.

Face à une nature aussi peu prodigue, les hommes ont réagi en se créant un univers de compensation fait de fantaisie, de rêve, de mystères et de contemplation. Le bœuf reste selon le mot de S. Frère « un catalyseur de relations sociales » et un « passeport pour l'éternité » (2).

-
- (1) Le *roy* est une mimosée épineuse qui pousse à l'état spontané dans l'Androy maritime. Elle est citée par DECARY sous le nom de « *Mimosa Delicatula* ». cf. *L'Androy*. — 1920. — Paris. Société d'Éditions géographiques maritimes et coloniale, Tome I, p.84.
- (2) FRERE. (S). — 1958. — *Panorama de l'Androy*. — Paris, Editions Aframpe — 200 pages.

C'est en ce sens qu'on parlera d'élevage « contemplatif ». De même, l'observateur qui essaie de mesurer l'évolution du pays depuis une dizaine d'années sera frappé par l'importance des troupeaux de prestige chez les notables, la magnificence des tombeaux, le faste des cérémonies traditionnelles et en particulier du culte des morts. Il devra cependant reconnaître qu'il existe des motivations nouvelles et que dans bien des villages on n'accepte plus de vivre comme autrefois.

L'analyse d'une communauté villageoise antandroy fait donc apparaître une situation paradoxale. D'une part, on constate un véritable renouveau socio-culturel à travers lequel la communauté tente de revivre son passé en se refermant sur elle-même. De l'autre, des aspirations à mieux vivre la poussent à s'ouvrir au monde extérieur en copiant un modèle étranger.

Nous tenterons de montrer ici la seconde face de cette réalité en étudiant les motivations nouvelles chez les adultes et chez les jeunes en situation scolaire. On trouvera en annexe les autobiographies de deux vieillards qui permettront au lecteur de faire d'utiles comparaisons avec la situation actuelle.

1. — *Motivations nouvelles chez les adultes*

Pendant 65 ans, l'Androy s'est trouvé en contact avec une société dont l'état de développement technico-économique représentait une avance considérable. Il en est résulté des effets de démonstrations qui ont été très lents à se manifester mais qui tendent peu à peu à devenir aujourd'hui irréversibles. Les efforts accomplis depuis l'Indépendance par le Gouvernement malgache ont grandement contribué à les accentuer.

En 1930, Decary signale que l'Antandroy en est encore réduit aux besoins qu'il avait quelques années après la conquête coloniale à savoir : manger, se procurer des femmes et des bœufs et vendre quelques produits de cueillette pour payer l'impôt. Il signale toutefois une évolution importante dans l'habillement des chefs. Ceux-ci dans leurs contacts avec l'administration coloniale s'habillent à l'europpéenne et portent suivant les circonstances le casque colonial ou le grand parapluie bleu appelé « go-laz » (3).

Actuellement les besoins se sont nettement diversifiés et des motivations nouvelles sont apparues dans toutes les couches de la société. Elles ne présentent pas partout la même intensité. Elles sont plus visibles près des centres quelque peu urbanisés ou dans les villages possédant une école. D'autre part, les notables qui veulent tenir leur rang copient de beaucoup plus près le modèle « européen ». D'une façon géné-

(3) DECARY (R.). — 1930. — *L'Androy*. op. cit. Tome II, p. 56.

rale, les motivations les plus souvent citées par nos informateurs concernent la nourriture, l'habillement, l'instruction, la santé, l'habitat, les biens d'équipement et de consommation.

Les habitudes alimentaires sont chez tous les peuples très difficiles à transformer. Pendant la grande disette de 1930 certains Antandroy ont préféré mourir de faim plutôt que de manger le riz qui leur était distribué par l'administration. Actuellement, cette nourriture est acceptée partout. Seul, son prix relativement élevé (35 à 50 F. le kilo suivant l'époque de l'année) en freine la consommation. Tous les émigrés ont pris l'habitude d'en manger pendant leur séjour à l'extérieur. Il reste malgré tout la nourriture des riches ou celle que l'on offre à l'hôte de marque. En ce cas, il est consommé avec du poulet ou dans certains villages côtiers avec du poisson. La viande de mouton, de bœuf ou de chèvre reste réservée pour les fêtes familiales ou les cérémonies traditionnelles.

Pendant très longtemps, l'Antandroy n'a bu que de l'eau et du lait. Avec l'apparition de la monnaie et des produits d'importation, il s'est très vite habitué aux boissons alcoolisées : (vin, bière, rhum, etc.). D'autres boissons comme le thé et le café sont également apparues chez les anciens émigrés.

Voici quelques menus relevés au cours de notre enquête chez un ancien combattant de la région de Beloha :

*1er jour : matin : café avec patates grillées sous la cendre.
midi : patates cuites à l'eau avec lait caillé.
soir : riz avec voanemba.*

*2ème jour : matin : café avec du pain malgache.
midi : manioc cuit avec viande séchée.
soir : maïs en soupe avec du lait.*

*3ème jour : matin : café avec un peu de riz.
midi : patates séchées cuites avec du lait et sucrées.
soir : riz avec antaka.*

Lorsqu'il fait chaud, on se désaltère entre les repas avec des pastèques, du lait caillé ou de l'eau.

L'habillement se transforme. Mais en général, les adultes ont deux façons de s'habiller. L'une à l'europpéenne réservée pour les jours de fête et de marché, la seconde restée traditionnelle pour les travaux des champs ou la garde du bétail. Toutefois, sur les concessions de sisal de la vallée du Mandrare, il n'est pas rare que la première dépense soit réservée à un habit de travail qui remplacera le pagne. Il s'agit le plus souvent d'un short, d'une chemisette et d'une paire d'espadrilles. Celle-ci peut être en plastique ou fabriquée localement avec de vieux pneus.

Chez les femmes mis à part les villages les plus reculés, les robes de friperies ont remplacé le vêtement traditionnel. Dans les centres comme Ambovombe ou Amboasary, il semble que l'ethnie modèle soit les Meri-

na et Betsileo. Les femmes antandroy portent le « *lamba* » quand elles vont à l'église ou au temple. Les jeunes filles s'habillent plutôt à « l'euro-péenne ». L'influence de la ville se fait sentir dans un rayon de 15 à 20 km. A Tsimananada et à Sevohitse, une dizaine de jeunes filles sont appelées « *vazaha* » car elles s'habillent et se coiffent comme des étrangères. Certaines portent même pour sortir des bracelets-montres et des souliers à talon.

La motivation la plus solidement enracinée paraît être le désir de faire instruire les enfants. Pressés de s'expliquer les adultes disent regretter de n'être pas scolarisés. S'il y a une soudure difficile, un lettré arrive plus facilement à trouver du travail. D'autre part, ils aimeraient savoir compter et connaître les pesées pour ne pas être exploités par les commerçants ou la personne qui pèse leur récolte. Dans tous les villages enquêtés, les réactions sont à peu près identiques :

« Nous voulons des écoles car nos enfants devront être mieux que nous. Tous ne pourront pas rester ici parce que la terre est pauvre. S'ils vont à l'école, ils pourront nous aider quand nous serons vieux. Enfin, nous préférons avoir des fonctionnaires antandroy. Ce sera plus facile de se comprendre car nous n'arrivons pas encore à parler la langue des Plateaux ».

Le problème du gardiennage des bœufs par les enfants ne semble plus être un obstacle majeur à la scolarisation.

Pendant les heures de classe, les femmes surveillent les troupeaux. Dès qu'arrive la saison des cultures, on enverra les bœufs en transhumance et on les confiera à des jeunes déjà sortis de l'école.

Nous constatons ici une importante transformation des attitudes. En 1932, les rares écoles de l'Androy n'étaient guère fréquentées que par les étrangers au pays : fils de commerçants betsileo et de fonctionnaires tanosy, tesaka ou merina.

En ce qui concerne l'hygiène et la santé de nouvelles motivations apparaissent également mais elles sont freinées par le manque d'eau et la faible densité des installations médicales. Les possesseurs de charrettes les utilisent souvent pour faire des transports d'eau dans des fûts vides. Les prix sont fonction de la distance pour aller au puits ou la rivière. A Erakoka, (12 km d'Ambovombe) l'eau se vend 200 FMG le fût de 200 litres. A Ambazoa, (25 km d'Ambovombe) la même quantité se paie 350 FMG. On comprend facilement que le précieux liquide soit surtout réservé pour la boisson et la cuisine. De plus en plus, cependant, les femmes cherchent à laver leur linge. Elles le font au moment des corvées d'eau, soit dans les rivières, soit auprès des puits. Certains informateurs nous signalent que pendant la saison sèche la lessive se fait parfois dans l'eau de mer. On utilise alors la sève de l'aloès en guise de savon.

Très souvent les habitudes d'hygiène et de propreté ont été prises en émigration ou sur les concessions de sisal. Il en est de même pour les soins médicaux. Dans la vallée du Mandrare, en 1955, les ouvriers refusaient les piqûres. En 1968, ils les réclament, persuadés qu'elles sont un remède miracle pouvant guérir toutes les maladies.

En 1930, dans une communauté villageoise, tout l'argent disponible était transformé en bétail. Il l'est encore aujourd'hui, mais en partie seulement. L'Antandroy commence à acheter des biens d'équipement et de consommation. Au village de Tsimananada, en 1966, pour une population de 163 hommes, 187 femmes et 125 enfants groupés en une dizaine de lignages, on se trouvait :

- 36 charrettes ;
- 21 charrues ;
- 4 fers à repasser ;
- 2 machines à coudre ;
- 5 vélos ;
- 12 fusils ;
- 1 accordéon ;
- 5 bracelets-montres ;
- 3 postes-radios à transistors.

Très souvent, les possesseurs de certains biens cherchent à les rentabiliser. A l'époque de l'enquête, un attelage comprenant la charrue et les bœufs était loué 250 FMG la journée de quatre heures. Les fusils peuvent également s'amortir puisqu'au moment des enterrements tous les assistants veulent honorer la famille du mort en tirant un certain nombre de coups de feu. En 1966, une cartouche rapportait 50 FMG au propriétaire du fusil et plusieurs centaines, voire des milliers peuvent être tirées pendant la durée des festivités (4). De même des femmes possèdent une machine à coudre et, sachant s'en servir, l'utilisent pour des travaux à façon le jour du marché. Les clientes leur apportent un tissu acheté chez le commerçant et elles fabriquent des habits d'enfants, des robes pour jeunes filles, des chemises pour les jeunes gens. Le prix de la confection varie de 100 à 200 FMG selon le vêtement.

Enfin, une évolution se dessine actuellement dans le domaine de l'habitat. On le remarque chez tous ceux qui ont un certain rang à tenir : élus locaux, employés des communes, anciens combattants et anciens émigrés. Ces derniers cherchent souvent à copier ce qu'ils ont vu à l'extérieur. On voit ainsi apparaître la maison sur pilotis imitée de la Côte-Est. Les habitants prétendent qu'ils sont ainsi beaucoup moins envahis par les puces. Le foyer est alors constitué par le fond coupé d'un fût métallique. Elle est souvent munie d'une fenêtre constituée d'un volet de bois monté sur deux charnières. Les portes sont plus larges et munies de serrures.

(4) Selon un informateur on aurait tiré 10.000 coups de fusil à l'occasion de l'enterrement d'un prince du clan noble des Zafimanara.

Les « nouveaux riches » (députés, sénateurs, conseillers de Province, maires ruraux) construisent des maisons à deux pièces avec véranda, socle en dur et toiture en tôle. La cuisine est à l'extérieur et les pièces sont assez vastes pour être meublées. La plus grande est utilisée pour recevoir les invités. On y trouve un buffet, des chaises, une table et parfois des fauteuils entourant une table basse recouverte d'une nappe avec un vase contenant des fleurs artificielles. Des photographies encadrées sont parfois accrochées aux parois. Elles représentent la famille habillée à l'euro-péenne ou un ancien combattant en uniforme. Si un enfant a réussi à obtenir son certificat d'études primaires, son diplôme est également encadré et fixé à la meilleure place.

L'apparition de ce nouveau type d'habitat n'est pas sans influencer le voisinage. A Tsimananada, déduction faite de quelques maisons de fonctionnaires, de commerçants et d'élus locaux, on trouve :

- 6 maisons à véranda dont quatre sont couvertes de tôles ;
- 18 maisons à deux pièces ;
- 24 maisons ayant un lit en bois ;
- 16 maisons ayant une table et une chaise ;
- 4 maisons ayant deux chaises et un buffet.

De plus, une vingtaine de femmes ne font plus le feu dans la maison mais dans une cuisine séparée.

A Ihodo, un essai de modernisation de l'habitat a été entrepris par l'Administration. Il ne répondait pas à un besoin ressenti par la population. Pourtant lors de notre enquête aucun des bénéficiaires n'a souhaité revenir à la case traditionnelle. Si l'opération devait être recommencée, ils souhaiteraient seulement être consultés sur le plan à adopter. Les maisons actuelles ont à leurs yeux, plusieurs avantages. Le sol cimenté est facile à nettoyer et, ajoutent les femmes, permet de tresser les nattes sans respirer la poussière.

Le toit en tôles est très apprécié car il ne laisse pas passer la pluie. Ceux qui le veulent peuvent également adapter des gouttières et récupérer l'eau dans des fûts. Ceci évite aux femmes les longues et pénibles corvées d'eau. Toutefois, ces maisons ont un inconvénient : elles sont trop chaudes en été et trop froides en hiver. D'autre part, elles coûtent trop cher. Voici l'opinion d'un producteur de sel qui n'a pas encore bénéficié d'une case améliorée :

« Je préfère avoir des ristournes sur ma production de sel et je ferai construire une maison à mon goût. Les constructions actuelles reviennent à 80.000 FMG et elles n'ont qu'une pièce. Avec la même somme, je ferai une maison avec deux pièces et une véranda. Je garderai le sol cimenté mais le socle sera moins élevé. Le toit sera en tôles mais je mettrai un faux plafond en bois pour éviter la chaleur. Ici, les gens n'ont pas meublé leur maison car ils n'ont pas l'habitude. Ils ne savent ni s'asseoir sur une chaise, ni manger sur une table. Moi, je mettrai seulement un lit dans la cham-

bre et une table basse dans la salle de réception. Nous continuerons à nous asseoir sur des nattes. Quand mes enfants seront grands, ils pourront utiliser d'autres meubles s'ils savent s'en servir ».

En général, toutes les femmes interrogées souhaitent avoir une cuisine séparée en matériaux traditionnels. Elles peuvent ainsi garder leurs habitudes culinaires. D'autre part, on peut sauver les apparences en cas de décès du propriétaire. Le moribond sera déposé dans la cuisine et c'est elle qui sera brûlée pour que l'esprit du mort ne vienne pas troubler les vivants.

2. — *Motivations nouvelles chez les enfants en situation scolaire.*

L'école est un lieu privilégié de rencontre entre la société traditionnelle et la société moderne. Son degré d'intégration à la communauté villageoise est fonction de la personnalité de l'instituteur.

Mais celui-ci n'est pas maître des programmes qui sont encore en grande partie calqués sur ceux de l'ancienne métropole. D'autre part, les populations voient dans l'école un moyen de faire pénétrer leurs enfants dans le monde des étrangers : fonctionnaires, commerçants, colons du Mandrare. Depuis l'accession du pays à l'Indépendance un effort de malgachisation et de ruralisation a été entrepris. Il n'a pas connu le succès qu'il méritait. Le malgache ressemble à du français traduit dans la langue officielle et il est mémorisé par les élèves antandroy comme une langue étrangère. Les leçons de morale et de civisme ignorent le plus souvent le système des valeurs vécu quotidiennement par les jeunes dans leurs communautés villageoises.

La ruralisation n'est pas toujours bien acceptée. Les pouvoirs publics mettent actuellement en place un système original d'enseignement pour les écoles de premier cycle (cours préparatoire et cours élémentaire). Les maîtres sont choisis dans le milieu paysan où ils devront servir. Ils sont formés à la pédagogie active et à l'étude du milieu. Il est prévu que leur école construite avec l'aide des parents doit posséder un jardin et de modestes installations d'élevage : poulaillers, etc.. Dans l'esprit des promoteurs, le maître doit être un ferment de progrès pour la communauté villageoise. En fait, le plus souvent, les parents attendent tout autre chose (5).

(5) Il y a cependant des exceptions. Voici l'opinion du père d'un élève dans une école de brousse :

« Nous sommes contents de cette école. Apprendre à lire et à écrire c'est bien mais ce n'est pas suffisant. Pour moi, je souhaite que mon fils sache travailler manuellement. Il est normal qu'il apprenne le malgache et même le français car tous les livres sont écrits en cette langue mais il devra apprendre la meilleure façon d'élever les animaux et connaître la mécanique car on voit apparaître des instruments nouveaux comme les postes de radio, les machines à coudre, les bicyclettes et mobylettes. Il faut aussi conserver l'art malgache et apprendre aux jeunes à sculpter le bois et à travailler les cornes. Les filles doivent connaître les techniques modernes comme la couture, le tricot et la cuisine améliorée mais aussi continuer à pratiquer l'art traditionnel (filer le coton, faire des nattes et des corbeilles, chapeaux, etc...) ».

Cet effort d'ouverture au village est perçu comme un enseignement au rabais. Le pasteur antandroy, comme le riziculteur des Plateaux, sent confusément l'impossibilité d'une réelle promotion à l'intérieur de son mode de vie actuel. Il cherche alors à s'élever à travers ses enfants mais il désire les voir entrer dans le monde des étrangers. Ils pourront alors être les intermédiaires et les protecteurs de la communauté à l'intérieur de la classe dominante. Grâce à leur appartenance au monde des privilégiés, ils deviendront l'assurance-vie de toute leur parenté. La pression familiale les obligera à remettre une partie de leur salaire au chef de lignage.

Pour connaître les motivations des écoliers, nous avons établi un questionnaire que nous reproduisons en annexe. Il a été envoyé à tous les instituteurs publics de la sous-préfecture d'Ambovombe.

Le tableau n° 1 permet de faire ressortir la population touchée par l'enquête (17 instituteurs ont répondu au questionnaire).

Nous avons ainsi :

- 1.424 élèves du cours préparatoire
- 760 « « élémentaire
- 290 « « moyen

On constate ici combien sont importants les abandons entre le cours préparatoire et le niveau du certificat de fin d'études primaires. Il est vrai que beaucoup d'écoles n'ont pas de cours moyen. Les parents hésitent à les envoyer dans un centre comme Ambovombe ou Tsihombe où ils auront à payer une pension. Mais il arrive souvent que l'enfant habitué à la vie libre de la brousse ait beaucoup de mal à supporter les contraintes scolaires. Les motivations des parents sont donc contrecarrées par celles de leurs enfants peu favorables au genre d'études qui leur est proposé. Les filles sont moins nombreuses que les garçons au niveau du cours moyen car beaucoup se marient à partir de 14 ans.

Du point de vue de la profession de leurs parents, la population enquêtée ne représente pas les catégories socio-professionnelles de l'Androy où les non paysans ne sont qu'une infime minorité. Les fonctionnaires, artisans et commerçants se trouvent toujours dans des centres où il y a des écoles. Par contre, beaucoup de villages se trouvent éloignés et les enfants de paysans sont défavorisés. Dans les 17 écoles recensées, nous avons :

- 233 fils et filles de fonctionnaires et assimilés
- 111 « d'artisans
- 79 « de commerçants.

Notons également que le pourcentage des ethnies représentées est plus important dans l'échantillon pour les non Antandroy. Ceux-ci se retrouvent en effet parmi les commerçants, artisans et surtout fonctionnaires. Nous avons parmi les élèves de nos 17 écoles :

- 19 Bara
- 86 Tanosy

Tableau N° 1

ECOLES	Cours préparatoire		Cours élémentaire		Cours moyen		Date d'ouverture de l'école	Nbre de maîtres en 1967
	Garçons	Filles	Garçons	Filles	Garçons	Filles		
AMBOVOMBE	155	137	124	105	103	50	1917	11
TSIHOMBE	69	68	48	45	31	19	1915	4
ANTANIMORA	65	63	27	36	19	3	1919	4
AMBONDRO	77	97	51	40	23	7	1942	4
ERAKOKA	37	32	37	28	10	4	1957	2
TRANOROA	26	29	12	13	14	9	1922	2
JAFARO	21	20	7	2	—	—	1955	1
ERADA	27	30	5	0	—	—	1965	1
AMBONAIVO	37	31	17	9	—	—	1963	1
TAJAKY	27	33	1	1	—	—	1955	1
IHODO	18	19	9	5	—	—	1959	1
MAROLINTA	16	20	6	4	—	—	1989	1
NIKOLY	14	15	10	4	—	—	1963	1
KIRIMOSA	14	9	21	14	—	—	1963	1
AMBARO	24	28	9	4	—	—	1963	1
ANDALATANOSY	73	33	20	8	—	—	1949	2
FAUX-CAP	76	32	21	15	—	—	1923	1
TOTAL	781		436	334	200	92	693	40

- 64 Mahafaly
- 93 Betsileo
- 96 Merina
- 16 Antaisaka
- 7 Vezo
- 2 Antaifasy
- 2 Betsimisaraka
- 1 Comorien

soit 386 enfants dont les parents sont de passage en Androy ou forment une population marginale exception faite des Mahafaly et des Bara que l'on trouve dans les écoles limitrophes de ces ethnies.

Trois questions nous ont fourni des réponses caractéristiques de la mentalité des jeunes scolarisés. La première concerne le choix d'une profession. Dans les nouvelles écoles de brousse, créées depuis quelques années seulement, tous les élèves souhaitent exercer la profession de leurs parents. C'est le cas de Kirimosa ouverte en 1962, de Talaky ouverte en 1966 et d'Erada ouverte en 1965. Ailleurs, l'éventail des choix varie avec l'ancienneté de l'école et surtout sa situation (chef-lieu de sous-préfecture, chef-lieu de commune ou simple hameau). Voici quelques résultats :

A Ihodo, nous avons :

- 15 garçons souhaitant être éleveurs
- 6 « « instituteurs
- 2 « « menuisiers
- 2 « « chefs de canton
- 1 « « commerçant
- 10 filles « institutrices
- 5 « « infirmières
- 4 « « sages-femmes
- 5 « « se marier sur place avec un paysan.

A Faux-Cap — chef-lieu de commune sur le bord de la mer :

- 70 élèves désirent être instituteurs ou institutrices
- 20 « « médecins
- 30 « « militaires ou gendarmes
- 20 « « sages-femmes
- 4 « « chauffeurs
- 4 « « députés
- 2 « « sous-préfets

les autres sont indécis et souhaitent garder le mode de vie traditionnelle (élevage, pêche et agriculture).

A Ambovombe, chef-lieu de sous-préfecture, nous avons :

- 20 choix de sous-préfets
- 4 « d'aviateurs

- 1 choix de médecin
- 90 » d'employés de bureau
- 50 « de commissaires de police
- 8 « d'inspecteurs d'écoles
- 200 d'institutrices ou d'instituteurs
- 4 « d'ingénieurs
- 20 « de médecins
- 140 « de sages-femmes

seule une faible minorité souhaite rester au village.

La seconde question était ainsi formulée :

« Que feriez-vous si on vous donnait 50.000 FMG » ?

Quelle que soit l'école, l'achat de bœufs a toujours été cité et en général à la première place. En pleine brousse les choix s'arrêtent uniquement au bétail. Dans les centres et les chefs-lieux de communes, les garçons envisagent parfois d'acheter charrues et charrettes mais le plus souvent ils parlent de bicyclettes, mobylettes, voire d'automobiles. Ceux qui ont des parents émigrés souhaitent leur rendre visite. Certains veulent construire une belle maison ou ouvrir un commerce dans le village. Chez les filles, les choix se portent surtout sur les bijoux, l'habillement, les machines à coudre et les postes de radio. Aucune n'a parlé d'ameublement ou d'amélioration de l'habitat. Ce domaine reste, semble-t-il, une motivation masculine.

La troisième question concernait le choix d'un héros auquel les élèves souhaitent ressembler. Il y a eu beaucoup de non réponses. Il semble que cette notion soit mal conceptualisée. Toutefois, le choix d'un métier autre que celui de paysan nous permet de penser que les « modèles » ne sont plus choisis dans la parenté lorsqu'on atteint le niveau du cours élémentaire et surtout celui du cours moyen. Ce sont surtout les écoles possédant un cours moyen qui ont répondu à la question. Les personnages cités sont principalement des hommes politiques : le Président de la République, et le Vice-Président, originaire du Sud, un ancien député qui fut vice-président de l'Assemblée nationale. On connaît aussi dans les centres importants quelques étrangers : le Général de Gaulle, Napoléon 1er, John Kennedy et le chanteur Johnny Halliday.

Il semble que la coupure avec le milieu traditionnel se produise dans les centres importants ou chefs-lieux de communes pour des élèves en fin de cours élémentaires ou, en début de cours moyen. Ils forment une classe oisive de demi-lettrés. Certains cherchent à s'employer comme aide-chauffeurs chez les transporteurs, boys chez les fonctionnaires, employés de communes, teneurs de livres chez les commerçants ou les exploitants sisaleux de la vallée du Mandrare. Dans les chefs-lieux de sous-préfectures et les centres les scolarisés, cette population est en constant accroissement. Plutôt que de retourner au village les jeunes préfèrent partir en ville à la recherche d'un hypothétique emploi administratif seul capable à leurs yeux de valoriser l'instruction qu'ils ont reçue.



Conclusion.

Dans le conflit entre tradition et modernisme (6) que vivent actuellement les communautés villageoises antandroy tout se passe comme si elles étaient conscientes du danger de désintégration qui les menace. Elles sacrifient ce qui leur semble le moins important pour sauver ce qu'elles croient être l'essentiel.

Le moins important se trouve dans la façon de s'habiller, de se nourrir, de se déplacer et, pour certains, de se loger. Les hommes abandonnent très facilement le pagne pour le short et la chemisette ; les femmes adoptent de plus en plus la robe, la jupe et le corsage. Les coutumes alimentaires se transforment. On se met à consommer du riz et du poisson. Les chaussures commencent à apparaître sous forme de nu-pieds ou de sandales fabriquées localement. Les déplacements se font facilement en taxis-brousse dès que les ressources monétaires le permettent.

Dans ce qui paraît essentiel, nous retiendrons la solidarité de la grande famille, le respect du sacré et de la religion traditionnelle, le culte des morts et toute une vision du monde dont la cohérence est différente de celle de la société moderne.

Voici ce que nous dit à ce sujet un ancien combattant de Beloha :

« Le temps passé sous les drapeaux m'a beaucoup aidé à me transformer. Je m'habille et je mange comme un Européen. Je ne crois plus aux magiciens et astrologues. Mes enfants ont reçu des noms de baptême. Moi-même, je m'appelle « Jean ». Avec l'argent de ma retraite, je me fais construire une maison moderne.

Pourtant, je reste polygame et j'ai quatre femmes. Je suis fidèle au culte traditionnel. Dans ma famille, nous respectons le *mpisoro* (7) car il est bon et nous l'aimons comme un père. A ma mort, je souhaite avoir un beau tombeau comme ceux des ancêtres.

Chez nous, les jeunes sont obligés de respecter le « prêtre » qu'ils le veulent ou non. Ceux qui suivent le culte chrétien font exception quand ils ont 20 ans. Auparavant, ils doivent suivre la coutume ancestrale.

D'ailleurs, ajoute-t-il, beaucoup d'enfants de chrétiens reviennent au culte des ancêtres ».

On constate que lorsque les valeurs traditionnelles les plus profondes se trouvent confrontées avec les motivations nouvelles et les valeurs secondaires véhiculées par la société moderne, ce sont les premières qui l'emportent.

(6) Nous n'ignorons pas que ces termes sont très contestables. Nous les employons cependant pour indiquer le malaise qui résulte de l'affrontement entre deux cohérences.

(7) Le *Mpisoro* est le prêtre de la religion traditionnelle.

L'école elle-même peut se trouver sacrifiée au profit du culte des morts. Entre les dépenses occasionnées par la scolarisation poussée d'un ou plusieurs enfants et celles que nécessite la construction d'un tombeau, on préférera ce dernier type d'investissement.

Notons enfin que les communautés villageoises antandroy ne se présentent pas sous forme d'un bloc monolithique. Leurs attitudes devant le progrès technique proposé par le monde extérieur semblent liées à leur genre de vie. Ce sont les villages de pasteurs dont les besoins sont encore peu diversifiés qui paraissent opposer la plus forte résistance au changement. Par contre, les villages de pêcheurs et d'agriculteurs accueillent plus facilement la novation et les actions de vulgarisation agricole. C'est ainsi qu'à Faux-Cap, la C.E.A.M.P. (Centrale d'Équipement et de Modernisation du Paysannat) a réussi une action de modernisation de la pêche par une amélioration des techniques, l'installation d'une chambre froide et la mise en place de nouveaux circuits de commercialisation. De même à Sampona (sous-préfecture d'Amboasary-Sud), sur la bande côtière, une action de vulgarisation agricole et de mise en valeur d'anciens terrains de parcours est en train de transformer le paysage agraire. La culture attelée, l'emploi de fumures organiques, le semis ou plantation en lignes, l'utilisation de petit matériel fabriqué localement, tout cela est actuellement admis et mis en pratique par certains villages dont l'activité principale était déjà l'agriculture.

Dans la mesure où ce progrès technique s'accompagne d'une éducation et d'une formation des hommes on peut aboutir à une évolution durable des mentalités et à une participation accrue des Antandroy à l'effort de développement régional et national.

ANNEXE I

AUTOBIOGRAPHIE D'UN PAYSAN
CHEF DE QUARTIER PRES D'AMBOVOMBE (8)

Je suis né vers 1893 à Maroakena dans le quartier d'Amboroho au S.O. d'Ambovombe. Enfant, je vivais avec mes parents dans ce village. Je ne faisais que jouer, faire des ringa (luttés) et manger des raiketa. Quelquefois, je descendais au pâturage avec mon grand-frère pour y garder les troupeaux. Quand nous avions soif, nous buvions le lait des chèvres. Je suis resté nu jusqu'à l'âge de puberté.

Mon père s'appelle Hahaka. Mon grand-père : Velotony, le père de mon grand-père : Denaka. Et le grand-père de mon grand-père : Andriatsiarindra.

Ma mère s'appelle Boly. Mon grand-père maternel : Loho et le père de Loho : Lambo.

Ma mère est cousine de mon père. Ils sont fils et fille de frère et sœur de même sang.

Mes deux grands-pères sont agriculteurs. Mon père également est exploitant agricole. J'ai vu mon père travailler mais pas mon grand-père.

Quand mon père travaillait, il sortait de bonne heure avec une angady de 20 x 10. Il coupait les herbes près des racines, les ramassait, les séchait et les brûlait. Ensuite, il semait le maïs ou l'antaka sans labourer. Parfois, il semait les graines et sarclait seulement quand les plants avaient 15 à 20 centimètres de hauteur. Mon grand-père (maternel) était content de son travail. Il produisait beaucoup de patates et sorgho.

J'ai un frère de même père et de mère différente, une sœur de mêmes père et mère, et deux frères de même mère mais de père différent. Ils habitent tous à Amboroho. Ils sont tous mariés avec leurs cousins qui habitent avec nous. Ils sont exploitants agricoles. Nous nous entendons bien

(8) Le style du narrateur a été volontairement conservé malgré ses lourdeurs et les inévitables répétitions. Précisons que cette interview a été recueillie en décembre 1965, de même que la suivante.

et vivons dans le même village. Aucun chef de famille parmi les miens n'ose s'opposer à mes ordres et moi, je n'aime pas les jalousies. Ils peuvent tous se fier à moi.

Je n'ai jamais fréquenté l'école. Je suis illettré. Jusqu'à présent, je ne suis jamais allé au temple ou à l'église. Il n'y avait ni missionnaire, ni pasteur, ni catéchiste dans mon village autrefois.

Ma famille vivait en bonne entente avec nos voisins qui sont aussi des parents. Le matin, on faisait cuire des patates. Après le déjeuner, on se chauffait au soleil. La plupart du temps, on allait s'occuper de la culture. A midi, on mangeait des raiketa et de l'abobo (lait caillé) et on se chauffait au soleil. Le soir, on faisait cuire du sorgho ou du manioc avec du lait. Ensuite, on sortait dehors se raconter des fables et on ne dormait que vers trois ou quatre heures du matin pour veiller aux fahavalo (brigands) qui peuvent survenir.

Une fois, j'avais assisté à une cérémonie de circoncision (savatse). C'était une grande fête sans pareille où l'on avait tué deux bœufs et beaucoup de chèvres. J'avais assisté également à plusieurs sacrifices de zébus sur l'autel des ancêtres.

Pour exploiter un terrain en friches, mon père faisait comme ceci : il prenait la hache, coupait les arbres et les arbustes, les laissait sécher, les brûlait et plantait. Il sarclait. Quand le maïs était mûr, il gardait le champ toute la journée pour le défendre contre les sangliers et les corbeaux. Il récoltait quand les feuilles commençaient à se faner. Il les fixait autour d'une perche et les étendait au soleil.

A l'âge de cinq ans, mon travail était de garder les bœufs. Mon grand-père avait eu environ mille bœufs avec autant de moutons et de chèvres. J'accompagnais les bouviers dans les pâturages et en transhumance.

Très souvent, j'ai assisté au marquage des zébus, aux oreilles. L'oreille gauche est marquée autrement que l'oreille droite.

Chez ma mère, (elle était la première femme de mon père) nous étions quatre : mon père, ma mère, ma sœur et moi. Mon père passait tour à tour chez chacune de ses épouses. Nous habitions une case à une seule pièce avec deux portes. La cuisine était au milieu de la pièce. La case de maman n'avait pas de meuble. Contre la paroi Est, il y avait une étagère où étaient accrochés et rangés des tissus, des corbeilles et beaucoup d'objets rares (bois sculptés, cornes façonnées).

Ma mère faisait la cuisine. Nous mangions des patates, des antaka, du voanemba, du sorgho. Le repas de mon père était préparé à part (du miel, du lait, de la patate grillée sous la cendre). De temps en temps, nous mangions de la viande de chèvre et de mouton. Quand mon père tuait un

bœuf, ma mère conservait la viande pendant des mois et des mois. Elle servait cette viande quand nous avions de la visite. Notre boisson habituelle était le lait. Très souvent, nous mangions les aliments crus.

Mes parents s'entendaient bien. Je ne les ai jamais vus se quereller. C'était mon père qui commandait et ma mère n'avait pas d'opposition à faire. Elle préparait les repas, prenait soin de nous, ma sœur et moi, et parfois, elle allait aux champs avec mon père. Quand j'étais enfant, c'était mon grand-père qui commandait le village. Il était écouté et après lui c'était mon père. Ni mon grand-père, ni mon père n'étaient mauvais auprès de leurs parents. Tous étaient respectueux. On s'aimait entre nous. A chaque fête, les membres de la famille se réunissaient. Ils étaient tous du même village. La fête la plus renommée est le sandratse. Ce jour-là on ne mangeait que de la viande toute la journée. On tuait trois à cinq bœufs par jour et la fête durait deux à trois jours suivant la richesse du malade qu'on voulait guérir.

Pendant mon enfance, je n'ai jamais quitté mon village. Mes parents non plus n'ont pas quitté notre village et nous n'avons effectué aucun déplacement. Je ne connaissais aucune ville. J'ai connu seulement Ambovombe à l'âge de payer les impôts, à vingt ans environ. J'étais bekany à ce moment-là (adolescent).

Le soir, surtout au clair de lune, nous les jeunes nous jouions jusqu'au premier chant du coq. Nous nous amusions toute la nuit à chanter, danser, lutter, lancer des pierres à la fronde. Nous bâtissions de petites cabanes et nous couchions à l'intérieur. Nous n'avions pas peur parce que notre village était entouré de raiketa épineuses. Il y avait seulement une porte fermée avec des rondins et gardée par nos frères plus grands. Nos grands-parents restaient avec nous dehors pendant la veillée et nous racontaient des fables, nous apprenaient des chansons, des proverbes, des ankamantatra (jeux de mots). Ils nous donnaient aussi des conseils :

« Ne jamais dépasser un vieillard en cours de route ou s'il le faut prendre un autre chemin et demander la permission de le dépasser.

Ne jamais se tenir debout devant ou derrière des gens plus âgés que soi ».

Ma première coupe de cheveux n'a pas donné lieu à une fête. Je ne m'en souviens pas.

J'ai été circoncis à l'âge de six ans en même temps que les enfants de mon âge et même des aînés et des cadets. Nous étions au nombre d'une vingtaine environ. Un spécialiste traditionnel du pays fait l'opération. Je n'ai pas beaucoup souffert. Ma plaie demandait une semaine pour guérir. Le jour de la circoncision était une grande fête. La veille de l'opération notre mpisoro avait fait ses prières auprès du hazomanga. Des gens du village voisin étaient venus. Mon oncle maternel me portait toute la nuit sur ses épaules. J'ai eu mon premier pagne (sikotry) après la guérison de la

circconcision. J'allais à la chasse toujours avec des amis. J'étais très rarement avec mon père. Le jour, nous chassions des oiseaux (pintades et cailles), la nuit des hérissons. En ce temps-là, nous n'avions pas de matériel importé. Nos cuillers étaient en bois, celle de notre père était en corne. Tous nos ustensiles étaient faits sur place. Mon père avait une hache grossièrement emmanchée. Il avait une pirogue que toute la famille avait faite sous sa direction. Un de mes cousins germains était sculpteur renommé. C'était lui qui faisait les aloalo et tous décors en bois. Notre village était riche en bœufs. Mon grand-père seul en avait dans les environs de mille. Mon père était chargé de s'en occuper car il devait en hériter par la suite. Quand mon grand-père faisait des marques et castrait ses animaux, il tuait des bœufs et on faisait la fête.

La toilette se faisait ou bien avec la raiketa (on enlevait la peau et on se nettoyait la figure avec le jus) ou bien avec le tubercule de kisany (9). Pour la toilette, on se lave la moitié de la figure et on laisse un œil ouvert pour pouvoir guetter les ennemis. On se nettoyait les dents avec des plantes médicinales (tamboro, sanira). On se désaltérait avec du lait, du fio, de l'omboke, du tabebake. Ce sont des plantes qui ont des réserves d'eau dans leur tige, leurs feuilles et leurs racines. On se peignait, les femmes avec du bozaka préparé, les jeunes garçons avec des peignes en bois. Les hommes adultes avaient coupé leurs cheveux très ras. Ma mère portait des boucles d'oreilles et des bracelets en argent. Elle avait également une bague en cuivre à son orteil. Quelques femmes riches en ont également

Du temps de mon grand-père et de mon père, la société était et est encore maintenant d'une seule caste : les Vohitse. Les Roandria ont pris un autre village et les Ondevo, un autre plus loin. Ceux-ci ont quitté dès leur libération. A ce moment-là, on ne se mariait pas entre castes différentes. Actuellement, cette coutume est abandonnée et l'enfant né de cette union jouit de la caste inférieure.

Le chef du village était mon grand-père, puis ensuite mon père. Il y avait quelques ray aman-dreny, des paysans et des bouviers. Ils se réunissaient très souvent pour les affaires du village.

Je m'estimais sorti de l'enfance dès le mariage, c'est-à-dire à peu près à l'âge de 15 ou 16 ans. Je m'occupais de ma femme. Nous avions pris la responsabilité de notre ménage. Je m'occupais de notre champ et gardais seul les bœufs de mon père qui sont devenus les miens actuellement. Ma femme filait du coton et tissait des pagnes. Elle s'occupait également du ménage.

Ma femme est ma cousine, c'est la fille de mon oncle, le frère de mon père. Ce sont nos parents qui ont préparé notre union. Ma femme et moi n'avions pas su d'avance. Et nous ne devons pas nous séparer sinon à la

(9) Plante sauvage dont la racine tubérisée est très riche en eau.

mort. Après, je me mariais avec d'autres femmes, des cousines que je choisisais moi-même. J'ai actuellement trois femmes, elles sont toutes mes cousines. Je me suis séparé de ma quatrième femme. Malgré cela, je me charge de son entretien.

Je n'ai jamais fait de célébration de mariage.

Quand j'ai épousé ma première femme, mon père avait payé une vache et un veau. Pour les autres femmes, j'ai payé un bœuf à chacun de mes beaux-parents. Quand j'ai eu mon premier enfant, mon beau-père (père de ma première femme) a offert deux bœufs.

Nous habitons et habitons encore à Amboroho, village de mes aïeux. J'ai 15 enfants (12 fils et trois filles). J'ai également onze petits enfants. Les noms de mes enfants ont été choisis par le mpanandro (astrologue). Jadis, quand ils étaient malades, je consultais le mpimasy (10). Plus tard, lorsque j'ai été élu chef de village, j'ai commencé à consulter le médecin.

Pour me séparer de ma quatrième femme, je lui ai offert un bœuf et deux marmites. En plus, elle avait eu tout ce qu'elle avait dans sa case. Nos enfants sont restés avec moi.

Mon père est mort il y a trente ans. Le jour de sa mort, j'ai tué quatre bœufs de mon troupeau et un grand taureau de mon père pour le Fapomba ay ou mélange des deux souffles. Pendant une semaine, je tuais un bœuf chaque jour et après un bœuf chaque semaine. Le cadavre est resté trois mois au village. Le jour de l'enterrement, j'ai sacrifié trente bœufs, 60 moutons et 60 chèvres. J'avais payé deux bœufs pour le cercueil et 10 bœufs pour le tombeau. J'avais reçu de mes parents et de mes gendres vingt bœufs. Les biens légués par mon père ont été partagés entre mon frère et moi. L'héritage a été partagé en parties égales : (bœufs, moutons, chèvres, champs, argent, etc). La case a été démolie.

Je n'ai jamais changé d'occupation.

A l'âge de seize ans, je gardais les bœufs de mon père tout en m'occupant de mes cultures. Cette vie continuait avec monotonie pendant environ 15 ans. Mes distractions étaient la lutte, la chasse et parfois la pêche. Très souvent, je partais avec mes cousins lutter avec les jeunes des villages voisins. Je ne me déplaçais pas loin de mon village sauf lorsque j'ai pris la charge de chef de village. Du temps de l'occupation française, le 14 juillet était une grande fête. Chez nous, nous avons l'habitude de tuer quatre bœufs pour les 120 habitants du village. Nous mangions ensemble le premier jour et le lendemain nous nous invitons les uns les autres. Nous tirions en l'air des coups de fusils. Nous avons fait une cotisation et étions venus à Ambovombe donner des cadeaux au chef de Dis-

(10) Le mot *mpimasy* comme *ombiasy* désigne le guérisseur.

trict, au Gouverneur et au chef de Canton. Nous avions bu du rhum, du vin et nous dansions. Une cérémonie chez nous est une grande réjouissance. On ne dort pas la nuit. On chantait, on dansait, on buvait, on mangeait. Le lendemain, on continuait la danse. On tuait des bœufs, on faisait du feu par-ci, par-là pour préparer les repas. On ne mangeait que de la viande. Les jeunes faisaient la lutte. Ils étaient excités par les chants et les danses des jeunes filles. On tirait des coups de fusils en l'air par centaines. Les gens riches s'assemblaient et faisaient une exposition de leurs biens : bœufs, moutons, chèvres, récoltes, argent, case, etc...

J'étais en bonne relation avec les Européens (administrateurs et colons). J'étais leur ami. J'avais eu la visite de quelques-uns d'entre eux et leur avais offert du mouton. C'est notre coutume traditionnelle de donner à manger à un ami ou un parent qui vient en visite.

D'après moi, la présence des Français à Madagascar (temps d'occupation) était une tyrannie. Je croyais que nous étions leurs esclaves ; nous avions perdu nos droits. Mais je m'étais trompé. J'ai pu parler et me défendre dans tous les cas. J'ai su seulement ce bon côté quand j'étais élu chef de village.

Actuellement, je vis à l'aise. Habituellement, je me lève au premier chant du coq. Je vais aux champs pour labourer ou sarcler. Je rentre quand mes femmes ont pu préparer le repas : des patates grillées sous la cendre ou soupe de riz. Je traie les vaches ou je surveille mes femmes qui traient les leurs. Elles ont chacune cinq vaches laitières. Je retourne au champ avec une de mes femmes (celle avec qui je passerai la nuit). Elles ont chacune le droit d'être « servie » à tour de rôle. Je continue le labour ou le sarclage. A 13 heures environ, ma femme rentre préparer le déjeuner. Vers 14 ou 15 heures, je rentre manger du sorgho cuit avec du lait, quelquefois du manioc avec de la viande. Chacune de mes femmes prépare le meilleur repas possible. Chacune essaie de faire mieux que les autres. Je me repose le soir ; je surveille la rentrée des bestiaux. Je discute avec mes voisins, raconte des fables et des contes à mes petits-enfants, contemple les danses des jeunes avec tous les gens du village. Le soir, nous mangeons vers dix heures et nous nous couchons très tard vers minuit ou une heure du matin. Après le diner, nous sortons de la case et causons entre nous ou faisons des jeux de mots.

Je suis le père du village, du quartier et même du canton. Chez moi, quand je dis oui, c'est oui. Quand je dis non, c'est non. Je suis reconnu par tous les chefs, du chef de canton au Président de la République. Pendant l'occupation française, j'avais obtenu 6 honneurs. Le Gouvernement Malgache m'a décoré de 8 honneurs. J'écoute les pauvres, les miens (mes parents) et les autres. A chaque besoin de conciliation, je suis convoqué pour donner des conseils. Je répète que je suis l'ami de tous.

Tous les membres de ma famille habitent chez moi, aussi bien les parents du côté paternel que maternel. Les parents de mes femmes éga-

lement ne sont pas loin. Nous sommes tous du même clan. J'ai quelques gens de ma famille fonctionnaires qui travaillent à Ambondro et à Amboasary. Nous nous rencontrons souvent au moins une fois par mois. Dans mon village, il n'y a pas de ziva. Nos ziva sont les Tsifahera, les Ambahy (villages voisins) et les Tanosy. Nous pouvons nous maudire, nous railler, nous injurier entre nous sans être fâchés. La blessure involontaire entre nous n'est pas un crime.

Chez moi, dans mon village, l'atehena, ou fraternité de sang, ne se fait pas, nous sommes tous des parents naturels, aussi, il n'y a plus de formalité à remplir.

Autrefois et même actuellement, on utilisait des remèdes traditionnels, surtout des tisanes faites avec des plantes. On employait également le lait de chèvre, la bile des bœufs comme médicaments.

Nous n'avons pas connu de mesure. Autrefois, toutes ventes et achats se faisaient à l'œil. Les tissus (pagne par exemple) sont vendus d'après le nombre de tours du bassin. Les denrées alimentaires ont été mesurées à la grosseur de la soubique ou du récipient qui les contient.

On ne connaît et on ne connaissait pas de jours interdits chez nous. On travaillait même le dimanche. Autrefois, et encore maintenant, quelques personnes ont peur des Lolo (olo-mihofo = mort sorti de son tombeau avec son squelette et se promenant pour taquiner les vivants), de Trimbo (gros revenant noir demeurant dans la forêt et qui emporte les vivants) et du Lolondrano (revenant demeurant dans la mer et emportant les nageurs et les pêcheurs). Il n'y a pas moyen de s'en protéger. Une personne rencontrée par un des ces redoutables esprits est bien possédée. Ces revenants ne rendent pas malades. Ils tuent ou ils martyrisent et parfois libèrent par la suite. Depuis ma naissance, je n'ai jamais vu un de ces esprits et je n'ai jamais été possédé par le kokolampo. Le sorcier n'est pas connu dans notre village. Le magicien est bien connu et toujours consulté.

Voici quelques interdits traditionnels :

On ne mange pas du sokake (tortue) car elle a tué un nouveau-né. La mère avait accouché d'un garçon. Son mari partait à la chasse et ramenait une grosse tortue. Il chauffait de l'eau dans une marmite en pot de terre. Il trempait la tortue dans l'eau bouillante. La tortue cherchant à s'échapper avait cassé le pot avec ses pattes. L'eau coulait et brûlait la mère avec l'enfant (le lit était à côté du foyer). L'enfant était mort de la brûlure. Abattu par cet accident, le père interdit à ses descendants de manger de la tortue. On ne doit pas porter de bijoux en or parce que cela rend fou (l'or est réservé pour les familles nobles).

On croyait que les morts ne restent pas dans le tombeau. Leur âme reste accrochée aux arbres.

Les Mpisoro (mpita-hazomanga) sont saints. Ils sont vénérés et par leur parole, peuvent faire vivre ou tuer quelqu'un.

Les bijoux, bracelets ou bague en cuivre, protègent de la foudre.

La parole des parents (père surtout) non respectée rend malheureux ou donne des enfants infirmes.



Dans la fête :

Les nobles ou les Ray aman-dreny sont placés à la place d'honneur. Personne ne peut se mettre debout devant ou derrière eux. Personne n'a le droit de leur couper la parole même s'il pense le contraire. Ils reçoivent le vodihena (la croupe avec la queue), la langue et le foie du bœuf. C'est au plus vieux que revient l'honneur de couper la gorge du bœuf.

Dans la maison, l'enfant ne doit jamais toucher la tête de son père. Il doit respecter le coin où se trouve la natte de ses parents, de même que l'endroit où dort sa sœur. Il ne doit jamais manger ou boire avant son père, à moins que celui-ci ne l'autorise. Il doit saluer le premier quand on s'éveille.

Au dehors, aucune personne n'a le droit d'injurier son voisin à moins que celui-ci ne soit son ziva. Tous les enfants doivent être polis envers tout le monde y compris les étrangers.

Dans mon enfance, on vivait inquiet. On n'avait pas le temps de travailler tranquillement. On avait peur des fahavalo (brigands). Presque chaque jour, on entendait parler de voleurs et d'assassins.

Aujourd'hui, il y a beaucoup de changements ; on vit tranquille. Actuellement tout va bien. Il n'y a presque plus de vol ou d'assassinat. Toute culture est possible. Seuls les paresseux ont faim. Tout désaccord peut être exposé aux autorités. Je vis mieux que dans mon âge adulte.

J'ai une vie heureuse actuellement. J'ai commencé une vie heureuse avec mes parents. J'ai passé des moments difficiles. Mais aujourd'hui, je me sens plus heureux que jamais. J'ai quinze enfants, onze petits-enfants. Agé de 74 ans, je peux encore travailler pour ma famille, mon village et ma patrie. Je ne demande rien de plus.

ANNEXE II

AUTOBIOGRAPHIE D'UNE VEUVE

Village d'Ihodo (11)

Canton d'Antaritarika au S-E de Tsihombe

Je me nomme Ndopara et je suis née avant l'occupation française, vers 1890. J'ai environ 76 ans. Le village où je suis née s'appelle Antsila Gabea, Canton d'Antaritarika. Actuellement, j'habite le village d'Ihodo dans le même canton.

Jeune, je ne savais pas mon âge, j'étais nue et ne faisais que jouer et garder les veaux.

Avec mes amis, nous jouions surtout à cachette. Les uns se cachent et les autres les cherchent.

J'ai beaucoup aimé la danse. Nous chantions en dansant et imitions ce que faisaient nos parents pendant les fêtes. Nous faisons des poupées en bois. Le soir au clair de lune, nous jouions pendant la nuit. Les garçons nous faisaient des petites cases en branches. En ce temps-là, nous vivions dans un village entouré de raiketa.

Mon père s'appelle Berida. Mon grand-père paternel Indropy et ma grand-mère paternelle : Tongonony. Ma mère s'appelle Vomanitse. Mon grand-père maternel : Manimboly et ma grand-mère maternelle : Kiresy.

Mon père et ma mère sont cousins germains. Ils sont fils et fille de deux frère et sœur de même sang.

Mes deux grands-pères paternel et maternel et mon père sont exploitants agricoles. J'ai vu mon grand-père paternel et mon père travailler. Quand ils faisaient le Tetikala (défrichement de forêt), ils coupaient les arbres et les arbustes, les laissaient sécher. Quand ils voyaient arriver la saison des pluies, ils brûlaient ces bois coupés et dès que la pluie tombait, ils semaient le maïs avec ma grand-mère et ma mère. Pour les autres terrains, ils semaient les grains avant de supprimer les mauvaises herbes.

(11) Comme dans l'annexe I, le style de la narratrice a été conservé.

Dès que les plantes sortaient à cinq centimètres du sol, ils les sarclaient. En rentrant à la maison, ils ne disaient rien. Ils avaient l'air d'être contents de leur travail.

J'avais deux sœurs et six frères. Une seule, Ranoava, reste vivante avec moi. Le reste est allé rejoindre les ancêtres. Ma sœur est mariée avec un cultivateur de Bevaro. Elle a environ 40 ans et s'occupe de la culture avec son mari. Son métier habituel est de filer du coton et de tisser des pagnes. Elle en fait pour son mari et en vend. Elle est très habile à faire le sokitra (ornement du pagne aux deux bouts). Nous nous aimons beaucoup. Comme je ne suis pas mariée, je lui rends visite environ deux fois tous les trois mois. Elle vient me voir à chaque campagne de sel pour m'aider à la récolte.

Je ne suis jamais allée à l'école. Mon père ignorait la lecture et l'écriture. Mes parents croyaient que les enfants qui vont à l'école sont des enfants vendus aux Européens.

Pendant mon enfance, il n'y avait ni catéchiste, ni pasteur, ni missionnaire. Les Européens qui passaient dans notre village étaient le chef de poste et les commerçants ou employés. Ils venaient en visite plusieurs fois par an. A Tsihombe, il y avait un missionnaire. On avait peur de lui. On croyait qu'il était saint et avait un pouvoir surnaturel. Personne n'était chrétien à ce moment.

Chez nous, dans notre village, nous vivions en bonne entente. Nous étions tous parents. Au marquage des bœufs, on était tous ensemble. On rassemblait tous les troupeaux du village : 800 à 900 bœufs. Et on marquait les jeunes de plus de deux ans. Il n'y avait pas de fête ; seulement, tout le monde est présent, propriétaire ou non propriétaire. J'ai assisté une fois à une cérémonie de circoncision. Deux jours à l'avance, tous les parents et les voisins étaient réunis. On dansait, on lutait, on faisait du feu devant les maisons des garçons. Il y avait quelques dizaines de personnes à circoncire. Le plus jeune avait un an et le plus vieux trente. Chaque oncle maternel de chaque garçon à circoncire danse avec son neveu. La veille de l'opération, l'oncle le portait sur ses épaules tout en dansant. Les gens du village, les jeunes se divisaient en deux. Une partie s'en allait à la recherche du ranomahery (eau puissante). Un garçon fort et robuste ayant son père et sa mère vivants portait l'eau dans unealebasse. Les camarades le défendaient. L'autre partie allait à la rencontre et cherchait à s'emparer de l'eau. Là il y avait une grande lutte. Des bouts de bois affûtés au préalable étaient employés comme des sagaies. On se lançait des cailloux avec des frondes ; on faisait le ringa (lutte). Finalement, l'eau et laalebasse arrivaient à bon port.

Le Mpisoro faisait sa prière la veille. Vers deux heures du matin, le spécialiste arrivait. Les intéressés étaient placés sur un rang. L'opération commençait. Pour une personne opérée, l'opérateur passait le prépuce à l'oncle. Le spécialiste avant chaque ablation, mâchait des herbes cicatrisantes qu'il crachait au fur et à mesure sur la plaie. L'oncle qui avait reçu

le prépuce l'enfilait sur un bois bien affûté, dansait avec, le plantait plusieurs fois dans le sol et finalement l'enfonçait dans un tronc d'arbre en le jetant de toutes ses forces.

Chaque opéré recevait un taureau de la part de son oncle qui était préparé d'avance, en échange du prépuce. La force de l'animal était supposée passer dans le nouveau circoncis.

J'ai assisté également à des sacrifices de zébus. Il y avait un Soro. On appelait toute la Raza qui faisait partie de notre Hazomanga. On se rangeait. Le Mpisoro faisait sa prière. Il y avait une oraison que tout Mpisoro doit savoir faire comme les Pères font à la messe. Puis, on tuait le bœuf, on prenait le sang et on enduisait le poteau du Hazomanga. On aspergeait les assistants avec le sang. Le Mpisoro trempait dans le sang une ou deux branches feuillues et aspergeait l'assemblée. On dépeçait le bœuf. On prenait un morceau de foie et on l'accrochait sur la pointe du Hazomanga. On grillait le reste du foie. Puis, on distribuait les autres morceaux. Celui qui avait tué le bœuf était un cousin du Mpisoro (fils du frère de son père).

J'ai assisté également au Fampitroatse qui est l'inauguration d'un nouvel Hazomanga après la mort du Mpisoro.

Un jour, c'était un vendredi, dès le premier chant du coq, on nous a réveillés pour chanter et danser. Des jeunes garçons sont allés dans la forêt avec des haches et tous les bœufs du village. Ils chantaient en partant. Vers six heures, on était arrivé en forêt (j'étais au nombre des jeunes filles qui chantaient en compagnie des jeunes garçons). Nous avons découvert un beau pied de « Nato » (arbre d'ébénisterie de couleur rouge). Avant de couper cet arbre, nous avons tué un bœuf. Nous en avons grillé et mangé une partie sur place. Les garçons emportaient le reste. On coupait l'arbre, on l'écorçait, on l'affûtait. On le plaçait sur l'épaule des jeunes gens. On criait. On faisait tout pour témoigner que l'on était content. On faisait quelques kilomètres et on tuait encore un bœuf, on reprenait l'arbre en sautant par dessus le bœuf abattu. Cette opération se renouvelait trois fois jusqu'au village. Là, on avait caché le nouveau Mpisoro. On l'avait mis dans plusieurs nattes roulées et on l'avait couché dans une chambre bien fermée. Il était nécessaire que le Mpisoro ne voit pas le futur Hazomanga. On plantait le poteau de culte et le prêtre était autorisé à sortir. Un bœuf était prêt pour le premier sacrifice et le nouveau Mpisoro commençait son rôle de sacrificateur. C'est la fête où l'on avait mangé le plus de viande.

Nous étions onze à la maison : mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs. Mon père était polygame. Il venait chez nous une fois par semaine car il avait six femmes. Maman avait une petite case d'environ quatre mètres sur trois. Il y avait deux portes et pas de fenêtre. Une porte était pour nous. La deuxième seulement pour Papa car elle se trouvait juste à son oreiller. Le foyer était au milieu de la case. Nous vivions dans ce logis comme de la sardine en boîte. Nous n'avions pas beaucoup de meubles. Il s'y trouvait seulement un tabouret de 0,20 m de haut pour mon

père. Nous mangions le matin des patates et le soir du manioc ou du sorgho. Notre alimentation variait suivant les saisons : du manioc, du sorgho, du voanemba, de l'antaka, de la patate, du maïs, des raiketa, du fangitse (racine des fruits de kily mélangés avec du lavenoka), des voazava (citrouille), des voatango, des tsimoneny (jeunes melons) (12). Nous buvions beaucoup de lait. Nous n'avions pas de difficultés pour l'eau car mes parents vivaient à proximité de la rivière Manambovo.

Mes parents s'entendaient bien entre eux. Ils étaient en accord avec tous les gens du village et même avec tout notre clan. Mon père commandait le ménage. Ma mère n'avait rien à opposer dans tout ce qu'il faisait. Seulement, quand elle n'était pas contente, elle s'en allait voir son frère ou son père qui la défendaient. Parfois, quand mon père allait la chercher, il devait payer un bœuf ou un mouton ou une chèvre si ma mère avait raison. Si elle était fautive, c'était mon oncle qui la ramenait au ménage. Ma mère s'occupait de nous et de la cuisine. Elle s'occupait également de la culture, aidée de mon père une fois par quinzaine parce qu'il devait aussi s'occuper des bœufs. C'était ma mère qui travaillait le plus. Elle n'avait pas une minute de repos, ou elle faisait la cuisine ou elle filait le coton ou tissait des pagnes et autres tissus. On sarclait et on gardait les bœufs à la place de mon père. Etant dans le même village, tous les membres de notre famille se rassemblaient à chaque moment de fête ou de malheur. Autrefois, on était plus uni qu'actuellement. Votre fahavazaha (civilisation) désunit la famille.

Je n'ai jamais quitté mon village. Mes parents non plus n'ont pas bougé de chez nous. La ville la plus proche connue de mes parents pendant mon enfance était Tsihombe et Ambondro. On ne connaissait pas Ambovombe ni non plus Fort-Dauphin. On était pas curieux. On s'intéressait aux bœufs et à la nourriture quotidienne. Dans ma jeunesse, ma mère m'apprenait à filer et à tisser. Je m'étais bien appliquée et je m'étais mise à faire de très beaux « sokitra » (couleur mise au deux bouts des pagnes). J'avais également appris à tresser des nattes et des chapeaux. J'avais encore gardé les bœufs avec de jeunes garçons et nous avions traité les vaches pour nous désaltérer au pâturage. Nous faisons couler le lait directement dans notre bouche (miriotse).

Le soir dans notre village, c'était le moment de réjouissances inoubliables. On jouait jusqu'au premier chant du coq. Les enfants de plus de sept ans se couchaient au plus tôt, à minuit. Après le dîner, nos parents assistaient à nos jeux, racontaient des légendes à nos frères et sœurs ca-

(12) Il s'agit de cucurbitacées qui ne peuvent être consommées que pendant quelques semaines par an.

Le voazavo est la pastèque ou melon d'eau. Le voatango, beaucoup plus rare est une cucurbitacée à peau jaune verdâtre et à chair rose légèrement parfumée. Voazavo et voatango se consomment crus. Le taboura est la citrouille qu'on fait bouillir après l'avoir réduite en purée.

dets. Ils nous apprenaient des chansons et la morale. Ils faisaient des ankamantatra ou jeux de mots et devinettes. Ils critiquaient les jeux de lutte brutale, de lancement de cailloux à la fronde, de naniement de sagaie. C'était la soirée qui était le moment d'enseignement. Les parents profitaient de cette occasion car tous les enfants étaient présents et on montait en même temps la garde contre les voleurs et les bandits.

Jusqu'à l'âge de cinq ans, j'étais nue. Je portais quelquefois, quand j'accompagnais ma mère à une visite, un petit sikina (un morceau de tissu autour de mes reins). A l'âge de six ans, je ne quittais plus mon sikina. Je partais toute la journée au gardiennage du troupeau de bœufs ou de chèvres. Je mangeais le matin et le soir. Le jour, je vivais aux racines de fangitsy et au lait. Je faisais le piégeage des cailles. Les jours pendant lesquels je restais au village, étaient réservés à apprendre la filature du coton, le tissage du sikotra. Les garçons de mon âge s'entraînaient à monter des cases, à préparer des planches. Quelques-uns apprenaient la sculpture, la fabrication de pirogue et de cercueil. Chez nous, il n'y avait pas de forgeron.

Dans notre village, il y avait beaucoup de zébus, presque le double de ce que l'on a actuellement. Mon père en avait une cinquantaine. C'étaient mes frères qui en étaient responsables. J'avais deux frères plus âgés que moi. Quand je devais les accompagner, et c'était obligatoire, c'était moi qui faisais le plus de services. Ils partaient dans la forêt chercher du miel, chasser et revenaient tard dans la soirée. Pendant ce temps, je surveillais les animaux.

Je n'ai jamais assisté à la castration et au marquage de bœufs. Ma mère me disait que la castration et le marquage sont réservés aux hommes.

Nous faisons notre toilette avec de la rosée et de l'eau des mares. Nous n'étions pas loin des mares et de la rivière. Nos parents se lavaient avec de l'eau que l'on rapportait dans desalebasses. Ils se servaient de la cendre et de feuilles de sanira en guise de savon. Pour se nettoyer les dents, on utilisait le charbon de bois en poudre, encore en usage jusqu'à présent. Et, pour les soins des dents, on employait et on emploie encore du laingo matsy (une liane qui sent mauvais) et du sanira. Le sanira est un arbuste qui est très utile aux Antandroy. Ces plantes rendent les dents dures. Ce sont des plantes à feuilles vertes et on n'emploie que les vertes (riches en chlorophylle).

Les femmes avaient des bijoux, des bracelets, des bagues en argent et en bronze. La bague et le bracelet en bronze avaient et ont encore une signification. On croit que ces objets ayant été bénis par un magicien, nous préservent de la foudre. Je portais aussi des bijoux en argent autour du cou. Ce collier était très précieux. J'ai eu également des boucles d'oreilles en cuivre. Orner le nez ne se pratiquait pas chez nous. Les bijoux en or sont fady. L'or est saint il a une force surnaturelle qui peut rendre fou ou même tuer celui ou ceux qui en font usage. Les pierres précieuses étaient ignorées dans notre pays.

La population était composée de trois castes : les Roandria, les Vohitse et les Ondevo. Les Roandria étaient très respectés. On les prenait pour des personnages sacrés. On avait peur d'eux. Même au début de l'occupation française, ils étaient écoutés. Ils gouvernaient le pays. Mes parents étaient de la caste intermédiaire. Nous étions parmi les sujets des Roandria mais nous n'avions pas d'obligations serviles et nous vivions assez indépendants. Les Ondevo sont de caste inférieure. Ils étaient assujettis et travaillaient pour le profit des Roandria et du maître Vohitse. Dès l'occupation française, l'esclavage était aboli mais le respect des Roandria et du maître Vohitse est resté pendant plusieurs années. A présent, tout le monde est libre. La croyance que les Roandria ont une supériorité divine n'est pas disparue. Autrefois, on ne mariait jamais à une caste inférieure. Nous n'avions pas non plus l'autorisation de nos parents de nous marier à des castes supérieures. Se marier à des castes inférieures, on abassait sa distinction, on était sous-estimé par ses voisins. Se marier à des castes supérieures, on perdait son autorité. On était tenu de respecter toute chose. Homme, on perd son droit de chef de famille, femme, on était moins considérée.

Notre village avait un chef et je ne me souviens plus comment il était élu. Il était chef déjà quand je pouvais distinguer la grandeur de chaque homme du village et on le changeait seulement quand il était mort. Son successeur a été élu par le Fokonolona. Tandis que maintenant notre chef de village est désigné par le chef de canton et confirmé par le Sous-Préfet. Le chef de village gouvernait un Fokonolona d'environ trente imposables qui se composaient de Ray aman-dreny (hommes âgés ou adultes riches) et de bourjanés (jeunes gens forts et robustes désignés pour les corvées du Gouvernement). Cette composition existe encore maintenant. Seulement les jeunes même riches ne sont pas admis aux classes de Ray aman-dreny. Les membres du Fokonolona se réunissent à des moments variables et plusieurs fois pour exécuter des ordres, pour régler les litiges à l'intérieur du village, pour appliquer une convention, etc. .

A l'âge de seize ans, je me sentais sortie de mon enfance. Je cessais de jouer la nuit. Je travaillais beaucoup avec ma mère. Je sortais plusieurs fois toute seule jusqu'à Tsihombe et Ambondro. Mon père me construisait une case pour moi seule. Là, je recevais des amies et mon amant. Ma mère m'enseignait le ménage, le tressage des nattes, des corbeilles, des chapeaux et la façon de coiffer les autres femmes. Le fait de sortir m'avait donné l'occasion de m'habiller comme les femmes de la ville.

Mon habillement avait séduit le fils de Monsieur Domageais d'Ambondro qui se mariait avec moi. Cet étranger avait augmenté le troupeau de mon père. Quand je me séparais de lui, mon père m'ordonnait de me marier à un de mes cousins. C'était un mauvais homme qui m'avait maltraitée. Il était tellement jaloux qu'à chaque discussion il me frappait et arrivait à me rendre infirme. Mon père n'était pas content et nous nous étions séparés. Jusqu'à présent, je ne suis plus mariée. Ce qui est regret-

table, c'est que je n'ai pas d'enfants, même pas un qui est décédé. Pour m'épouser, Monsieur Domageais avait donné deux bœufs et mon cousin un bœuf, deux moutons et une couverture à mon père.

Mon mariage n'avait pas eu de fête. Mon père avait reçu la dot et je partais comme ça. Mon union avec Monsieur Domageais avait commencé avant la dot. Je restais déjà quelques semaines avec lui avant qu'il ne remit les bœufs à mon père. Je n'ai pas trompé mon mari durant le temps de notre union.

J'étais bien aimée de mon premier époux. Comme je n'avais pas eu d'enfant, il voulait chercher une deuxième femme. J'étais d'accord mais cette situation n'avait pas duré longtemps. J'étais jalouse car mon mari ne connaissait pas le règlement de la polygamie. J'avais abandonné mon ménage. Mon mari venait me chercher à chaque fois mais comme j'avais répété les fugues, il s'était découragé et m'avait libérée pour jamais. Comme j'avais fait cette histoire à celui que j'aimais, mon père m'avait forcée à m'unir avec mon cousin qui m'avait maltraitée. C'était pourtant mon père lui-même qui m'avait tirée des mains de ce cousin avant mon premier mariage.

Dans les deux séparations, je n'avais rien eu. Tous les biens restaient pour mes maris. Je ne me plains pas car c'est la coutume. Un abandon de ménage par une femme risque même d'obliger son père à rendre la dot. De plus, elle aura mauvaise réputation et aura du mal à se remarier.

Quand j'étais mariée avec Domageais, je restais toute la journée à la maison. Avec mon cousin, je gardais les bœufs, m'occupais du ménage, tressais les nattes, filais le coton et tissais les pagnes et les sikina. Je n'ai pas eu beaucoup de distractions. J'assistais rarement à des fêtes. Une fois, seulement, j'étais présente à une fête du 14 juillet à Ambondro. Depuis, jusqu'à présent, j'ai pas vu de fête pareille. Il y avait des danses, des chants, du football, des courses, etc.

La majorité de mes occupations pendant mon union avec mon cousin était la culture, nous avons cultivé selon la coutume traditionnelle. On avait peu de réussite. Aucune amélioration n'avait été faite, aussi les rendements étaient faibles.

Dès ma jeunesse jusqu'à présent, je suis en relation avec les Européens. Les agents administratifs, commerçants ou colons me connaissent. Je trouve qu'autrefois la vie marchait mieux qu'en ce moment. Les prix des produits agricoles et de l'élevage étaient meilleurs. Presque tous les jeunes trouvaient des emplois et vivaient mieux. Maintenant, nous exploitons le sel mais nous ne gagnons pas plus et nous ne vivons pas mieux que du temps de la colonisation. Les hommes se plaignent de payer beaucoup d'impôts. Moi, je dis que les Français nous ont apportés du bien, de la civilisation et chez nous, nous avons encore besoin des étrangers.

J'avais trois périodes de vie : celle de mon enfance jusqu'à la majorité avec mes parents, celle de mes deux mariages et ma vie actuelle. Lors de

mon premier mariage, je vivais comme les femmes des Hauts-Plateaux. Le matin, on prend du thé, café et du pain. Déjeuner le midi : du riz avec de la viande et un peu de brèdes. Il y avait des changements avec du poisson, du lait et des œufs. La première et la troisième période sont un retour à la nourriture antandroy. Pendant mon enfance, je mangeais des patates grillées sous la cendre. A midi, j'étais à jeun. Le soir, je mangeais du manioc ou du riz. Actuellement, ma principale nourriture est le lait (l'abobo = yaourt local). Avec le lait, je mange du manioc cuit tel quel ou broyé pour en faire une pâte. Parfois, il est consommé avec de la viande, du maïs, du sorgho, préparé de la même façon, des patates, de l'antaka, du voanemba, des voazavo, des voatango ; ces derniers sont consommés crus.

Mes occupations habituelles sont dans la matinée : préparer le repas, piler le sorgho, le maïs ou le manioc, le mettre au feu et le laisser cuire. Ensuite je vais traire la vache. Je prépare le yaourt ou je mets le lait dans le repas en train de cuire. Après le déjeuner, je vais aux champs ou bien je file ou je tisse. L'après-midi, le même travail recommence. Nous dormons au plus tôt à dix heures.

Mon père était un ami du chef de village. C'était son beau-frère. Ils s'entendaient bien. On disait qu'ils étaient tous les deux des chefs. Nos voisins également étaient contents de nous sauf un ménage qui avait une fille de mon âge. Elle me jalousait. Nous deux, nous nous sommes battues plusieurs fois en allant chercher de l'eau. Nos parents non plus n'étaient pas d'accord.

Avec ma mère, mon père a eu trois filles et six garçons. Actuellement, nous restons deux sœurs. Raconter où ils étaient mes frères et mes sœurs, réveille en moi un souvenir malheureux. Celle qui reste vivante s'appelle : Ranoava. Elle est mariée à un chef de village de Bevaro près de Tsihombe. Elle a beaucoup d'enfants. Moi, je n'ai que mes neveux, les fils de mes frères (Vomana, François, Fandia, le chef de village). Heureusement que mes neveux ont beaucoup d'enfants pour m'appeler « Bebe » c'est-à-dire grand-mère (13).

Tous mes parents paternels et maternels ainsi que mes beaux-parents habitent avec nous à l'Ihodo. Nous ne sommes pas nombreux.

Nous sommes tous parents dans notre village ; donc la fraternité de sang est inutile. Nous avons des frères de sang, mère, père de sang mais plus loin avec des clans ou des races différentes des nôtres surtout dans les lieux de transhumance. Il n'y a pas de ziva ou de lohateny non plu dans notre village. Ce sont les familles du catéchiste et de l'instituteur qui ne font pas partie de notre Raza.

(13) Ce terme est un diminutif affectueux emprunté au Merina.

Autrefois et plusieurs personnes encore en ce moment, ignoraient ou ignorent le médecin. On employait des remèdes traditionnels, c'est-à-dire que l'on consultait le magicien qui donnait des remèdes (bout de bois gratté avec un couteau ou frotté sur une pierre plate). Le magicien donne ce remède à boire sous forme de potions ou à mettre comme une pommade sur une enflure. Il donnait également des tisanes. La médecine autochtone était seule pratiquée autrefois. Maintenant, elle est moins fréquemment employée car il y a les dispensaires et les hôpitaux. Beaucoup de remèdes traditionnels sont oubliés. Parmi ces plantes médicinales, je connais :

- *L'aloès : purge contre la colique*
- *Taimborotsiloza (feuille) : vermifuge et purge (pousse au bord de l'eau)*
- *Ecorce de Hazotokana, contre la syphilis*
- *Ecorce de manguier et feuille de lamoty : contre diarrhée et dysenterie*
- *Le fruit du Tamenaka, également vermifuge, et beaucoup d'autres que les Mpimasy emploient pour guérir.*

Autrefois, la mesure de longueur était le refy qui est la distance entre les extrémités des deux bras étendus. Nous connaissions aussi :

- *le mamaky tratra ou demi-refy*
- *le zehy : 20 cm environ, de l'extrémité du pouce à l'extrémité de l'auriculaire*
- *le voatondro : largeur du doigt, soit 1,5 cm environ.*

La hauteur se mesure aux chevilles, au mollet, au genou, à la cuisse, à la fesse et monte jusqu'au bout des doigts étendus verticalement. Ensuite, on compte par nombre de hauteurs d'homme.

La capacité se mesurait en vata qui est le contenu d'unealebasse moyenne. Chaque clan et même chaque village a saalebasse servant d'unité de mesure. Les capacités peuvent être différentes d'un village à l'autre.

Au-dessus du vata, on a le riha ou grenier. Chacun connaît le nombre de vata contenu dans son grenier.

On connaît aussi le kapoaka (boîte vide de lait Nestlé) qui nous sert à mesurer les quantités à faire cuire.

Toute vente et souvent tout échange se faisaient et se font encore au tas.

Notre marché est à Tsihombe, le vendredi et aussi à Antaritarika le mercredi. Les produits agricoles coûtaient moins cher autrefois. Tandis que les produits industrialisés étaient chers surtout les tissus.

Jadis, peu de commerçants venaient jusqu'à notre village et le marché n'attirait pas beaucoup de gens. Il y avait des bêtes à vendre : des bœufs, des moutons et des chèvres. Nous n'avons pas de jours interdits. Les sept jours de la semaine étaient tous ouvrables pour nous. La nuit seule sert de repos.

Les esprits que l'on redoutait sont le lolo (revenant), le lolon-drano, le trimo (14). On craignait aussi des bêtes comme les Tia Leone (carnivores sauvages qui viennent lécher le mortier la nuit et guettent la sortie d'une personne), le Farasifa, carnivore gros comme un chien. Rien qu'à son regard, il pouvait paralyser une personne ou une bête qu'il rencontrait. Ce sont des bêtes vivant dans la forêt.

Les fêtes périodiques étaient la nouvelle année et le 14 juillet. Ce sont des journées de réjouissance. Au village, on tuait des bœufs, des moutons, des chèvres. On se rendait visite. Toute la famille mangeait ensemble. Tout le Fokonolona s'en allait en ville. On achetait des tissus, des chapeaux. On chantait. On dansait. On ne travaillait pas pendant trois journées. Maintenant, ces journées de fêtes sont augmentées. Le 14 juillet n'est plus célébré mais pas encore oublié. On y ajoute la fête de Pâques, le 26 Juin, le 14 Octobre, le jour de Noël. Actuellement, Noël est la fête la plus célébrée dans notre pays. Toute la vie physique change. Tout visage s'éclaire et fait signe qu'il y a une nouvelle et bonne vie.

Ce que nous appelions Mpamoreke, c'était des gens jaloux. Ils payaient des gens mauvais pour placer des gris-gris qui attirent le mauvais sort. Le Mpamoreke cherche à empoisonner celui qui lui déplaît. Il est à craindre. Pour l'éviter, on employait des gris-gris protecteurs. On consultait également un magicien. Leurs pouvoirs pouvaient ainsi se neutraliser.

Autrefois, on croyait que se présenter à la porte mais ne pas vouloir entrer, fait disparaître tout le bonheur de l'habitant. Porter du feu en flamme le jour pour une femme enceinte rend l'enfant aveugle et change la peau de son enfant. Employer des bijoux en or rend fou. Rencontrer un serpent annonce la mort d'un proche parent. Si on rencontre un serpent, il faut le tuer. Saler le lait, risque de faire éclater les mamelles de la vache.

Il est interdit de manger de la tortue car elle a tué un ancêtre, de manger un bœuf sans cornes car il a tué également un homme, d'entrer par la porte Nord-Est pour les personnes autres que le chef de famille. Il y a encore beaucoup d'interdits mais je n'arriverai pas à tous les nommer.

La politesse est pratiquée aussi bien autrefois que maintenant. Le matin, les jeunes doivent saluer en premier et ça se fait d'une manière naturelle. Pendant les repas, les jeunes ne doivent jamais manger ou boire avant les vieux sans avoir la permission. Les jeunes n'ont jamais le droit de dépasser les plus âgés sans avoir la permission. Ils n'ont pas le pouvoir de parler avant le Ray aman-dreny.

Ma situation actuelle est dans un état lamentable. Autrefois, je gagnais plus facilement ma vie. Je suis vieille, sans enfant, je ne fais qu'attendre mon dernier jour.

(14) On trouve ici les revenants signalés dans la précédente autobiographie (Annexe I).

ANNEXE III

QUESTIONNAIRE N° 1

(Enseignement)

I. — *Votre école :*

1°/ Situation : Sous-Préfecture de :
 Commune de :

2°/ Date de construction :

3°/ Date de la 1ère rentrée
 avec combien de maîtres ?

4°/ Situation actuelle (*Juin 1967*)
 Combien de maîtres ?

Combien d'élèves ?

Se répartissant en :

C.P. 1ère Année
 C.P. 2ème Année
 C.E. 1ère Année
 C.E. 2ème Année
 Total

Garçons	Filles

Combien entrent au Cours Moyen ?

5°/ Votre école possède-t-elle un Cours Moyen ?

Si oui, combien y a-t-il d'élèves ?

Se répartissant en :

C.M. 1ère Année
 C.M. 2ème Année ...
 Total

Garçons	Filles

Combien se présenteront au C.E.P. ?

Garçons :

Filles :

II. — Vos élèves :

1°/ Parmi les élèves actuellement présents à l'école

Combien sont Antandroy ?

Bara ?

Tanosy ?

Mahafaly ?

Betsileo ?

Merina ?

2°/ Parmi vos élèves

Combien sont fils de paysans :

fils d'artisans :

fils de commerçants :

fils de fonctionnaires :

3°/ Parmi les élèves qui vont quitter l'école cette année

Combien poursuivront leurs études :

Combien vont rentrer chez eux :

III. — *Opinion des élèves sur leur avenir :*

- 1°/ Quel métier désirent-ils exercer ?
(Indiquez le nom du métier et le nombre de ceux qui l'ont choisi).
- 2°/ Dans quelles régions désirent-ils exercer ce métier ?
Combien en Androy
Combien ailleurs
- 3°/ A quel personnage vivant ou mort les élèves souhaitent-ils ressembler ? (citez les principales réponses)
- 4°/ Si on leur donnait 50.000 francs, qu'en feraient-ils ? (citez les principales réponses)
- 5°/ Votre école possède-t-elle un journal où sont consignés les principaux événements intéressant la région ?

IV. — *Les clans :*

- 1°/ A quels clans appartiennent vos élèves ?

—
—
—
—
—

- 2°/ Indiquez les principaux *fady* de chaque élève :

Clans	Fady